



Karim et l'oiseau blanc

La jeune fille est debout, le dos tourné. Ses longs cheveux noirs émerveillent Karim. Il aimerait tant voir son visage ! À cet instant, un gigantesque oiseau blanc la saisit dans ses serres puissantes et l'enlève d'un seul battement d'ailes. Karim voudrait crier, mais déjà l'oiseau monte vers le ciel, emportant la belle inconnue...

1

Ce jour-là, le vieux conteur s'arrête tout près de l'entrée du bazar¹ de Qazvin. Et les jeunes garçons qui le suivent partout depuis son arrivée dans la ville s'arrêtent, eux aussi.

Le vieux conteur regarde longuement autour de lui. On dirait qu'il cherche quelqu'un. À la fin, un des garçons se décide à lui demander :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ici, vieil homme ? Tu veux acheter quelque chose dans le bazar ?

Le vieux conteur ne lui répond pas tout de suite. Il lève la tête vers le ciel, se laisse un bref instant éblouir de soleil avant de dire aux enfants qui l'entourent :

— J'ai chaud, tout simplement. Et là, il y a un coin d'ombre où je m'assiérais volontiers.

Il leur montre un tout petit espace sombre, juste entre l'entrée et la première boutique du bazar. Mais les enfants s'écrient :

— Tu ne peux pas aller là !

— Et pourquoi donc ? demande le vieux conteur. Je ne dérangerai personne. Et même, je suis sûr qu'un marchand, en me voyant assis, m'offrira une tasse de thé, léger et parfumé. Il n'y a rien de meilleur contre la soif qu'un thé brillant !

Et il esquisse² un léger sourire qui plisse de rides son visage tanné³ par le soleil.

— Parce que nous ne pourrons pas t’accompagner ! lui crie un des enfants, un petit garçon brun aux yeux bleus.

— Et pourquoi voulez-vous m’accompagner ? Vous voulez boire une tasse de thé, vous aussi ? demande le vieux conteur en riant.

— Non ! Et tu le sais bien, lui répond un autre enfant, un rouquin aux yeux verts, celui-là. Tu nous as promis hier soir une histoire qui doit durer toute la journée. Comment veux-tu que nous puissions l’écouter ? Il n’y a pas assez de place pour nous tous à l’endroit où tu veux te mettre !

— Viens plutôt t’installer à l’ombre de cet arbre, dit un troisième garçon, aux yeux et aux cheveux très noirs. Là, nous pourrons tous rester auprès de toi. Nous t’apporterons de quoi boire et de quoi manger. Une poignée de dattes ou de pistaches. Ou un petit gâteau au miel. Et du thé, bien sûr ! Autant de thé que tu voudras...

— Et puis, regarde ! dit le rouquin. Tu pourras même appuyer ton dos contre le tronc...

Ils l’entraînent vers l’ombre de l’arbre, un platane aux feuilles jaunies. Il fait tellement chaud à Qazvin en été. Même les arbres ont soif ! Et ils s’assoient en demi-cercle devant lui, pour écouter l’histoire de Karim et de l’oiseau blanc.



« Il faisait très chaud dans ce village perché à flanc de montagne, commence le vieil homme. Aucun souffle de vent ne venait chanter dans les feuilles des arbres. Aucun nuage ne courait dans le ciel pour y cacher par instants le soleil jaune, presque rouge, qui semblait immobile au-dessus de la terre.

Il n’y avait personne dans les rues, ni hommes, ni bêtes. Tous cherchaient la fraîcheur, désespérément, les gens du village au fond de la pièce la plus sombre de leur maison et les bêtes dans le moindre recoin de pierre où elles pouvaient se glisser. Tous attendaient que le soleil passe enfin de l’autre côté de la montagne...

L’air tremblait à peine au-dessus du village, montait vers le ciel d’un bleu pur, presque blanc. Tout était silencieux. À peine entendait-on quelques chiens haleter⁴. Ils n’auraient sûrement pas aboyé si un voleur était entré dans un jardin pour y prendre une orange, douce et sucrée, ou des dattes, fondantes comme le miel, ou encore des pistaches dont les coques éclatées laissaient apercevoir une amande verte, tendre à croquer.

Tout à coup, il y eut comme un froissement de plumes dans le ciel, d’abord presque imperceptible⁵, puis de plus en plus fort. Au fond de leurs maisons, les gens l’entendirent. Mais personne ne bougea. Dehors, un chien aboya, juste une seule fois. Le froissement grandit encore. C’était comme un battement d’ailes très puissant, maintenant.

La fille du cheikh⁶, le chef du village, demanda à son père :

— Quel est ce bruit ?

Et elle ajouta :

— Ne devrions-nous pas aller voir ?

Son père secoua la tête :

— À quoi nous servirait de savoir ce que c'est ? Si ce battement d'ailes nous annonce un malheur prochain, nous le saurons toujours assez tôt. Et s'il nous apporte une bonne nouvelle, nous allons la connaître sans tarder.

Mais Yasmina, la fille du chef, était curieuse. Et, pendant que son père se retournait pour parler à sa mère, elle se glissa hors de la pièce sombre sans faire de bruit, monta sur la terrasse au-dessus de la maison. Une fois là-haut, elle leva la tête, dut fermer les yeux un instant tellement le soleil était fort, scruta⁷ enfin le ciel...

D'abord, elle ne vit rien. Pourtant, le bruit était toujours aussi fort. Elle se retourna vivement. Et, dans le geste brusque qu'elle fit, son tchador⁸ glissa au bas de son visage. Et le capuchon de sa tunique sombre fut rejeté en arrière. Elle avait des cheveux très noirs et très fins qui tombèrent sur ses épaules.

Ce fut à cet instant précis que Karim l'aperçut. Lui aussi, il était curieux. Lui aussi, il était sorti sur la terrasse de sa maison. Il voulait savoir ce qui faisait ce bruit d'ailes froissées au-dessus du village. Yasmina était debout, le dos tourné, sur la terrasse voisine. Et ses longs cheveux noirs émerveillèrent Karim.

Il aurait bien aimé voir son visage !

Il n'en eut pas le temps. Tout se passa très vite. Le bruit grandit. Karim vit un gigantesque oiseau blanc qui saisissait Yasmina dans ses serres⁹ puissantes et l'enlevait d'un seul battement d'ailes. Il voulut crier. Mais déjà l'oiseau montait vers le soleil, emportant Yasmina qui se débattait désespérément.

Lorsque Karim cria enfin, l'oiseau blanc n'était plus qu'un point minuscule dans le ciel, beaucoup plus près du soleil que de la terre. Karim criait de toutes ses forces, pour faire sortir les gens de leurs maisons, et pour oublier le frisson de peur qui l'avait secoué lorsque l'oiseau avait plongé vers la terre. En même temps, il pensait à Yasmina. Où était-elle, maintenant ? Qu'allait-elle devenir ?

Et il n'avait toujours pas vu son visage !

2

Depuis la disparition de Yasmina, son père et sa mère étaient désespérés. Il la croyait disparue pour toujours, morte peut-être. Et toutes les femmes du village la pleuraient, elles aussi.

Karim, les yeux rouges, les poings serrés, marchait sur sa terrasse la tête basse, revenait sur ses pas rageusement. Que pouvait-il faire pour la retrouver et la délivrer, si elle était encore

vivante ? Ou pour la venger, si elle était morte ?

Maintenant, le soleil avait disparu derrière la montagne. Il ferait bientôt nuit.

Parfois, Karim s'arrêtait brusquement, regardait le ciel. Comment pourrait-il s'envoler à la poursuite de l'oiseau blanc ?

Et les femmes criaient toujours !

Le ciel s'assombrissait de plus en plus. Karim le regardait pour la centième fois depuis la disparition de Yasmina, quand il entendit à nouveau le bruit de plumes froissées. Il cria :

— C'est l'oiseau blanc qui revient !

Toutes les clameurs cessèrent au village. Chacun écouta. Karim, en effet, avait déjà raconté plusieurs fois l'enlèvement de Yasmina par cet oiseau gigantesque qui semblait pouvoir voler sans effort jusqu'au soleil.

C'était bien l'oiseau blanc qui revenait. Il plongeait cette fois vers la terre à une allure folle. Karim baissa la tête, instinctivement¹⁰.

Mais l'oiseau redressa son vol au dernier moment, plana un court instant au-dessus de la maison du cheikh, le chef du village.

— Il a laissé tomber quelque chose, cria Karim qui n'avait pas cessé de l'observer, prêt à bondir si...

— Où ça ? cria le cheikh.

— Sur ta terrasse, répondit Karim.

Ils se précipitèrent tous les deux.

Sur la terrasse, ils trouvèrent un papyrus¹¹ soigneusement roulé et attaché avec un fil d'or et d'argent. C'était un message calligraphié¹² en lettres noires mêlées de rouge. Le cheikh le lut plusieurs fois, lentement, pour bien en comprendre le sens.

« Ta fille Yasmina te sera rendue contre cent mille dinars¹³ d'or que tu devras me payer d'ici la prochaine lune. Tu les déposeras sur ta terrasse où je viendrai les chercher avant de te ramener ta fille. Obéis-moi fidèlement, si tu veux la revoir.

L'oiseau blanc. »

Pendant qu'il lisait, Karim répétait chaque mot après lui, si bien qu'il connut le message par cœur dès la troisième fois. Et son cœur battait follement.

Il voyait déjà l'oiseau blanc revenir à la prochaine lune, pour enlever les cent mille dinars d'or sur la terrasse avant de ramener Yasmina. Il tressaillit en entendant le cheikh dire :

— Où trouverais-je cent mille dinars d'or ? Même le plus riche de tous les chefs de village de toute la Perse ne possède pas une somme pareille. Hélas ! Ma fille est perdue ! Car je ne trouverai jamais quelqu'un qui me prête autant d'argent. Et d'ailleurs, comment pourrais-je le rendre un jour ? Hélas ! Hélas !

En l'entendant gémir, les femmes recommencèrent à pleurer, à crier, les mains levées vers

le ciel.

Alors, Karim se souvint qu'il n'avait encore jamais vu le visage de Yasmina. Et il comprit qu'il ne le verrait jamais, si personne ne payait les dinars demandés par l'oiseau blanc.

Tout à coup, il se rappela qu'il avait un oncle magicien, qui habitait le village voisin.

Il fit un pas vers le cheikh et lui dit :

— Moi, je te prêterai l'argent. Et même, je te le donnerai si tu me donnes la main de ta fille en échange. Car je veux l'épouser dès que l'oiseau blanc l'aura ramenée.



Le vieux conteur s'interrompt un instant. Assis autour de lui, les enfants se taisent pour le laisser se reposer un peu.

— Moi, dit tout à coup le rouquin, je connais une histoire de magicien. Un jour...

— Pas maintenant, lui crient les autres.

Et ils demandent au vieux conteur de continuer l'histoire commencée.

— Tiens ! ajoute le garçon aux yeux et aux cheveux très noirs. Je t'ai apporté une tasse de thé. Je l'ai demandée à un marchand. Il me l'a prêtée pour toi.

— Et tu n'oublieras pas de la lui rapporter, une fois que je l'aurais bue ?

Le garçon hausse les épaules.

— Naturellement ! dit-il. Surtout si je veux qu'il te la remplisse à nouveau...

Le vieux conteur le remercie d'un hochement de tête. Puis, approchant ses lèvres du thé encore chaud, il le boit à petites gorgées gourmandes avant de reprendre l'histoire de Karim et de l'oiseau blanc.

3

« Karim s'en fut trouver son oncle. C'était un magicien redoutable. Il commandait aux djinns¹⁴ les plus puissants. Et les djinns lui obéissaient docilement, faisant le bien ou le mal, selon ses désirs. Lorsqu'il eut entendu Karim, il lui dit :

— Je pourrais facilement faire apparaître devant toi les cent mille dinars d'or. Je connais bien plus d'un djinn qui me les apporterait sur-le-champ¹⁵...

Et le cœur de Karim battit follement !

— Mais, continua le magicien, si tu veux épouser Yasmina, c'est à toi d'aller les chercher et de les ramener à son père !

Et le cœur de Karim cessa de battre un instant. Mais il aimait trop Yasmina pour renoncer devant la première difficulté.

— Dis-moi où se trouve l'or, dit-il en redressant la tête. Et j'irai le chercher aussitôt...

— Eh bien, reprit l'oncle de Karim, je vais t'envoyer dans un pays magique, où l'on peut

ramasser autant de pièces d'or qu'il y a de cailloux sur les chemins de nos montagnes. Mais pour cela, il faut respecter impérativement la règle suivante : ne jamais s'étonner de rien !

— Ce sera facile, songea Karim qui se voyait déjà en train de ramasser au bord des routes des milliers et des milliers de dinars d'or...

— Ce ne sera pas facile, conclut le magicien. Car si tu oubliais cette règle, ne serait-ce qu'une seule fois, tu risquerais de ne jamais pouvoir retrouver ce pays magique... Et maintenant, approche-toi !

Il le fit asseoir devant lui et lui demanda de regarder fixement un miroir d'étain¹⁶ poli où se reflétait la lumière d'une lampe à huile parfumée. Karim la contempla longtemps. Une douce odeur se répandit dans la pièce...

Puis il lui fit répéter trois fois une formule magique, en fermant peu à peu les yeux, comme s'il s'endormait...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Karim se trouvait dans un village tout à fait semblable au sien. Mêmes rues étroites et tortueuses, mêmes maisons blanches aux toits en terrasse, mêmes animaux courant çà et là pour se nourrir de déchets dans les rues. Seulement, au début, Karim ne vit personne, comme si le village avait été désert. Et il n'y avait pas la moindre pièce d'or à terre !

Karim parcourut plusieurs fois le village, lentement, la tête basse pour mieux scruter le sol et y apercevoir enfin les pièces d'or promises par son oncle.

À la fin, il dut se rendre à l'évidence. Il ne trouverait rien comme cela. Il lui fallait absolument trouver un habitant et lui demander... Lui demander quoi, exactement ? Son oncle ne lui avait rien dit...

Il hésita longtemps avant de frapper à une porte, se décida enfin...

Il n'eut pas beaucoup à attendre. Quelqu'un marchait dans la maison, s'approchait lentement. Et Karim entendit un bruit étrange, une sorte de glissement un peu saccadé...

Mais il se souvint heureusement du conseil de son oncle. Et il ne s'étonna de rien !

Car l'homme qui lui avait ouvert la porte avec ses pieds marchait sur ses mains chaussées de babouches¹⁷ en cuir rouge et noir. Et sa tête était tournée de telle façon qu'il pouvait regarder Karim sans se tordre le cou.

— Que puis-je pour toi ? demanda-t-il.

— Mon oncle m'envoie chercher de l'or pour délivrer la fille du chef de mon village, expliqua Karim.

— Je ne connais pas ton oncle, répondit l'homme qui marchait sur ses mains. Je ne peux donc rien pour toi. Va plutôt demander à notre cheikh. Il connaît peut-être le tien...

La porte claqua. Et Karim se retrouva seul dans la rue.

— Le cheikh doit sûrement habiter la plus belle maison de ce village, songea-t-il en se remettant en route.

Lorsqu'il en eut trouvé une qui lui parut très belle, il frappa à la porte et attendit.

Cette fois, il y eut dans la maison un bruit de pilon¹⁸, comme si quelqu'un avait écrasé du mil¹⁹ dans un mortier²⁰ pour le mélanger à du miel et en faire un délicieux gâteau fondant.

La porte s'ouvrit. L'homme qui apparut n'avait qu'une jambe. Il marchait en sautillant et se tenait debout en équilibre parfait sans s'appuyer au mur.

Karim faillit s'étonner de le voir sans canne. Heureusement, il n'en fit rien. Il se contenta de lui demander s'il était le chef du village.

L'homme éclata de rire :

— Non ! Non ! dit-il. Notre cheikh a quatre jambes, lui... Mais, ajouta-t-il aussitôt, puis-je savoir ce que tu lui veux ?

Karim lui raconta son histoire, parla de son oncle et des dinars d'or. L'homme secoua la tête :

— Je n'ai jamais entendu parler de tout ça ! S'il y avait autant de dinars d'or que de cailloux sur les chemins de ce pays, je ne serais pas obligé de marcher sans canne. Sais-tu combien coûte une canne ?

Karim secoua la tête. Non, il ne savait pas !

— Moi non plus, répondit l'homme. Je n'en ai jamais acheté.

Karim n'oubliait pas la leçon de son oncle. Il avait bien juré de ne s'étonner de rien, quoiqu'on lui dise. Aussi demanda-t-il poliment :

— Si je trouve des dinars d'or, voulez-vous que je vous achète une canne ?

L'homme fit non de la tête :

— Je te remercie, je n'en ai pas besoin. Je ne sors jamais. Aussi, je ne pourrai pas t'accompagner jusqu'à la maison de notre cheikh. Mais lui, maintenant, tu le reconnaîtras facilement...

Et il referma la porte. Karim repartit.

En chemin, il rencontra une vieille femme sans jambes qui s'appuyait sur deux cannes qu'elle faisait bouger l'une après l'autre, très vite. Si vite même qu'il n'eut pas le temps de lui demander où il pourrait trouver le chef du village.

Il désespérait, quand il aperçut un homme qui marchait d'un pas décidé à l'extrémité d'une rue toute droite, bordée de maisons basses. Karim se mit à courir pour le rattraper. Et, en le voyant marcher normalement sur ses deux jambes, il pensa :

— Ça alors, c'est bien étonnant !

4

Aussitôt, le village disparut, le soleil se cacha derrière les montagnes, et la terre desséchée se souleva sous les sandales de Karim. Il continua de courir quelques instants avant de se rendre compte qu'il était en plein désert !

— Hélas ! Pourquoi t'es-tu étonné ? gémissait-il. Qu'y a-t-il d'étonnant à voir marcher un homme normalement, sur ses deux jambes ?

Mais il n'y avait personne pour lui répondre. Karim était perdu au milieu du désert. Il faisait nuit, déjà. Et il ferait bientôt très froid.

Karim chercha un abri, n'en vit point, continua d'avancer. Il avait soif, il avait faim, il avait sommeil, mais il s'était remis en marche.

Dans le ciel, la lune était presque ronde. Elle brillerait bientôt de tous ses feux. Et l'oiseau blanc reviendrait au village... Il fallait que Karim se dépêche de trouver les pièces d'or. Sinon, il ne reverrait jamais Yasmina. Et il ne connaîtrait pas la douceur de son visage, ni la couleur de ses yeux...

Il avançait, scrutant le sol. Il aperçut tout à coup quelque chose de rond qui brillait sur le sable éclairé par la lune. Cela ressemblait à une pièce. Le cœur de Karim battit plus fort. Il avait peut-être trouvé ! Il se pencha en avant pour la ramasser, trébucha²¹ de fatigue et roula sur le sol, les deux mains en avant, le visage sur le sable.

Quand il se releva, il sentit les grains de sable sur ses lèvres. Il les goûta du bout de la langue. Ils étaient salés, comme si la mer venait à l'instant de se retirer !

Karim se souvint qu'un grand désert salé s'étendait au pied de la montagne où était son village. Il avait donc quitté le pays magique !

Il était désespéré !

Malgré tout, il chercha, à tâtons devant lui, la pièce qu'il avait aperçue juste avant de tomber. C'était son dernier espoir.

— C'est peut-être une pièce d'or, se disait-il.

Quand il l'eut enfin retrouvée, il s'assit sur le sable pour la regarder plus commodément²². D'abord, il ne vit rien. Alors, il la polit entre ses doigts pour la faire étinceler dans les rayons de la lune. Il la lissa en la frottant longuement contre la manche de sa tunique²³, comme le faisaient les vieux marchands derrière leurs comptoirs à la fin du marché.

Il dut bientôt se rendre compte que ce n'était pas une pièce d'or, comme il l'avait espéré, mais un simple morceau de métal lisse et rond. Karim frissonna. Un petit vent froid venait de se lever, soulevant le sable du désert. En voulant se protéger, Karim se pencha en avant. Ce fut alors qu'il vit quelque chose d'extraordinaire. Une image venait d'apparaître sur la surface du métal, une image qui vivait et bougeait devant lui... »



— Pourquoi t'arrêtes-tu tout le temps ? demande le petit garçon très brun aux yeux bleus. Il semble vraiment fâché ! Et cela fait rire le vieux conteur qui lui tend sa tasse vide.

— Saurais-tu la remplir ? demande-t-il. J'ai très soif. Et si je dois parler longtemps, ma langue se desséchera complètement. Alors, tu ne connaîtras jamais la fin de l'histoire.

Le petit garçon aux yeux bleus se dresse d'un bond, tend la main pour prendre la tasse, court jusqu'au bazar en criant :

— Ne prends pas ton histoire sans moi !

— Ne t'inquiète pas !

Puis le vieil homme ferme les yeux, pose ses mains sur ses genoux et attend le retour du petit garçon aux yeux bleus. Et tous les autres garçons attendent, eux aussi !

Dans le ciel, le soleil brille toujours. Et l'ombre du platane est bien maigre au-dessus d'eux.

— Pourquoi ne revient-il pas avec sa tasse de thé ? demande tout à coup le rouquin, toujours impatient.

— Il n'a peut-être pas encore trouvé de théière pleine, répond le conteur avec un léger sourire. Ce n'est pas si facile, après tout...

Et il referme les yeux.

— Ça y est ! J'ai trouvé !

C'est le garçon aux yeux bleus qui revient en tenant contre lui une grande théière remplie de thé encore chaud. Vite, il s'assied aux pieds du conteur. Vite, il pose sur le sol la tasse qu'il avait emportée. Vite, il la remplit, la tend au vieux conteur en lui disant :

— Tu peux continuer, maintenant, l'histoire de Karim et de l'oiseau blanc !

5

« Karim se pencha encore plus en avant, comme pour protéger l'image qui venait de lui apparaître. Et il vit son oncle assis sur sa natte, entouré de chandelles et de lampes qui brillaient vivement. Des fumées d'encens²⁴ flottaient au-dessus de sa tête. Karim se pencha davantage. Il vit bouger les lèvres du magicien comme s'il avait cherché à lui parler. Mais il n'entendit rien.

— Parle plus fort ! lui cria-t-il.

Sa voix se perdit dans l'air froid du désert. Karim frissonna. Il comprenait que son oncle avait usé de toute sa magie pour essayer de l'aider. Et il devinait bien aussi qu'il voulait lui indiquer la marche à suivre pour retrouver le pays magique. Mais s'il n'arrivait pas à parler plus fort...

Il se pencha encore, jusqu'à toucher le visage du magicien sur la surface polie du métal. Et il vit les lèvres de son oncle qui bougeaient lentement. Que disait-il ? Karim essaya de déchiffrer les mots qui se formaient devant lui. Mais il ne réussit pas à lire sur ses lèvres, sauf un mot, qui semblait revenir plusieurs fois dans la phrase. Et ce mot était le mot « magique »...

— Oui, mon oncle, s'écria Karim, je sais bien que j'ai quitté brusquement le pays magique, mais...

Là-bas, sur sa natte, l'oncle secouait la tête, reprenait sa phrase plus lentement encore. Mais Karim n'arrivait pas mieux à lire sur ses lèvres...

Peu à peu, le soleil montait à l'horizon, le jour grandissait. Et l'image se brouilla sur le

métal, disparut complètement. Karim se retrouva seul dans le désert. Il se leva d'un bond, se remit en marche. Il fallait qu'il trouve un point d'eau²⁵. Sinon, il mourrait bientôt de soif. Et il ne savait même pas de quel côté se diriger.

Où était le pays magique ? Comment y retourner ?

Il marcha longtemps. Le soleil se fit de plus en plus chaud. Et sa lumière était éblouissante. Maintenant, Karim avait chaud ; très chaud. Et soif aussi. Très soif !

Tout en marchant, il jouait avec le morceau de métal, le lançait en l'air, le rattrapait... Il se disait qu'il essaierait à nouveau d'entrer en contact avec son oncle dès que la nuit tomberait. Alors, cette fois, il comprendrait mieux ce qu'il voulait lui dire pour le sortir de là... C'était son seul espoir...

Soudain, l'air vibra au-dessus de sa tête. Et le morceau de métal qu'il venait de lancer une nouvelle fois ne retomba pas dans sa main. Avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, Karim fut renversé par un souffle puissant venu du ciel. Il roula au sol, le visage dans le sable salé.

Quand il se redressa, il eut juste le temps d'apercevoir l'oiseau blanc qui remontait à tire-d'ailes vers le soleil. Et dans son bec, le métal rond brillait comme une pièce d'or !

Karim cria :

— Voleur !

Mais l'oiseau blanc disparut dans le ciel.

Karim courut dans la direction qu'il avait prise. Que lui restait-il d'autre à faire ? Et tant pis s'il mourait de soif ou d'épuisement à force de courir !

À force de courir, Karim arriva au pied d'une montagne, toute droite au milieu du désert. Elle était faite de roches noires, poreuses comme de la pierre ponce. Et ces roches noires s'arrondissaient en mamelons²⁶, posés les uns sur les autres. Karim s'approcha, commença l'escalade. Les roches étaient glissantes. Karim se cramponna pour ne pas tomber, ôta ses chaussures pour avoir de meilleures prises, s'éleva peu à peu. Tout à coup, il aperçut l'oiseau blanc posé sur une roche noire, pas très loin de lui. Il essaya de s'en approcher sans faire de bruit. Mais un caillou roula le long de la pente, déchaînant de bruyants échos dans la montagne. L'oiseau blanc s'envola. Karim retint son souffle, suivit le vol de l'oiseau en se disant :

— Il ne faut pas que je le perde de vue, cette fois.

Heureusement, l'oiseau blanc se posa tout près de là, sur un mamelon. Karim se faufila au milieu des roches, se glissa dans d'étroites failles, grimpa des parois abruptes... Il arriva enfin tout près du mamelon.

L'oiseau blanc était devant lui, immobile. Les yeux fermés, il paraissait dormir. Et dans son bec, le morceau de métal brillait toujours. Karim s'approcha silencieusement, essaya de reprendre son bien. L'oiseau secoua la tête, battit des ailes.

Karim n'eut que le temps de lui saisir les pattes à deux mains, de s'y cramponner vigoureusement. Déjà l'oiseau blanc s'envolait !

Karim se sentit emporté très haut dans le ciel. L'oiseau devait voler vers son repaire²⁷ ! Ils traversèrent le désert en un clin d'œil. Karim vit défiler au-dessous de lui d'immenses étendues de sable, coupées parfois de vastes champs de cailloux aux arêtes vives, gris et bleus sous le soleil. Puis il aperçut des forêts et des lacs. Ils se rapprochaient d'une autre montagne. Était-ce celle où se trouvait le village de Karim ? Il n'aurait pas su le dire ! La montagne était très haute. L'air était vif et frais. Bientôt, un château apparut, immense sur l'horizon, tout blanc sur le bleu du ciel. L'oiseau blanc frôla des murailles épaisses, faites de grosses pierres soigneusement ajustées, passa entre deux tours massives, percées de petites ouvertures. Karim se dit :

— Yasmina est sûrement enfermée là !

Réussirait-il à la délivrer ? Il y pensait tellement qu'il en oublia l'oiseau. Il ouvrit ses doigts et tomba sur une terrasse haute, placée juste au-dessus du mur d'enceinte²⁸ et d'un fossé rempli d'une eau noire et profonde. Il se releva très vite, vit l'oiseau se poser un peu plus loin. Et il se demandait comment se rapprocher de lui...

Tout à coup, l'oiseau hérissa ses plumes. Et son corps se mit à trembler. Karim le regarda, étonné. Car il disparaissait peu à peu dans l'air, comme une fumée d'encens s'élève lentement dans la clarté d'une lampe, s'évanouit petit à petit... À sa place, progressivement, apparaissait un homme de grande taille aux cheveux très blancs, drapé dans un burnous²⁹ tissé en laine d'agneau.

— On dirait un sultan³⁰ de l'Arabie Heureuse³¹, s'étonna Karim. Comment est-ce possible ?

Il comprit trop tard qu'il était revenu au pays magique. Car tout disparut autour de lui, une nouvelle fois.

Et il se désespéra à nouveau.

Mais pourquoi s'était-il étonné ? Ne devait-il pas faire confiance à son oncle ? C'était lui, sûrement, qui avait attiré l'oiseau blanc dans le désert, qui l'avait endormi au milieu des roches noires pour que Karim puisse le saisir par les pattes et venir jusqu'au château.

Et pourquoi comprenait-il tout cela trop tard ? »

6

Le conteur vient de s'arrêter une nouvelle fois.

— Veux-tu boire une tasse de thé ? demande aussitôt le garçon aux yeux bleus.

Le vieux conteur secoue la tête :

— Je suis fatigué, dit-il. Et si je ne fais pas une petite sieste pendant que le soleil est très haut dans le ciel, je ne retrouverai jamais la fin de cette histoire au fond de ma mémoire.

Et il appuie son dos contre le tronc du platane, ferme les yeux, ouvre la bouche pour ronfler plus commodément, s'abandonne au sommeil. Les garçons se regardent, un peu étonnés. Ils n'ont encore jamais vu quelqu'un s'endormir aussi vite dans cette position ! Mais ils se gardent bien de dire ou de montrer leur étonnement ! On ne sait jamais ! Et s'ils allaient se retrouver loin

de là, sans le vieux conteur ? Comment connaîtraient-ils la fin de son récit ?

Alors, ils parlent, à voix basse d'abord, de l'histoire qu'ils sont en train d'écouter. Et peu à peu, la discussion s'anime. L'un dit que Karim aurait dû tuer l'oiseau blanc. L'autre répond que cela ne lui aurait servi à rien, bien au contraire. Et tout à coup, le rouquin s'écrie :

— Moi, si j'étais à la place de Karim...

Il a parlé tellement fort qu'il a réveillé le vieux conteur qui les regarde tous, comme s'il ne les reconnaissait pas.

— Excuse-moi, dit le rouquin. J'ai crié un peu fort...

— Tu as eu raison, répond le vieux conteur avec un sourire. Sinon, j'aurais peut-être dormi jusqu'à ce soir !

Le garçon aux yeux bleus, déjà prêt à se fâcher, sourit de soulagement.

Et le conteur reprend l'histoire de Karim et de l'oiseau blanc.



« Karim était debout sur une vaste pierre plate, juste au-dessus du vide. Et, aussi loin que pouvait porter son regard, il n'y avait rien. À la place du château, il n'y avait plus que d'informes³² amas rocheux, de vertigineux à-pics³³, d'immenses éboulis³⁴ où roulait parfois une pierre...

Karim allait se lamenter une fois de plus, se désespérer de sa sottise, quand il crut entendre une voix qui gémissait très faiblement. Il colla son oreille contre la pierre sur laquelle il se tenait, retint son souffle pour mieux entendre.

C'était la voix d'une jeune fille.

Karim percevait ses gémissements, mais il n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle disait. Aussitôt, il pensa que c'était Yasmina qui l'appelait. Il ferma les yeux et il revit le château, avec ses tours massives et son mur d'enceinte en pierres taillées.

Il imagina des souterrains sombres, des dédales³⁵ obscurs troués de loin en loin de soupirails³⁶ étroits, barrés de grilles qui grinçaient en tournant.

Et, quelque part au fond de ce château, Karim imagina Yasmina, enfermée dans un cachot humide et noir. Elle l'appelait...

Il rouvrit les yeux. Le château avait bien disparu !

Mais Karim entendait toujours Yasmina. Il l'appela à son tour. Aucune réponse.

Et Karim se désespéra à nouveau ! Il était si près d'elle et ne pouvait pas la délivrer, puisqu'elle était invisible !

Il resta longtemps allongé sur le rocher au sommet de la montagne, en se demandant que faire. Le soleil disparut à l'horizon. La lune monta dans le ciel. Elle était presque ronde, maintenant. Il ne restait plus beaucoup de temps à Karim s'il voulait trouver les cent mille dinars d'or, les déposer sur la terrasse du cheikh de son village pour que l'oiseau blanc les emporte...

Karim pensa une nouvelle fois à Yasmina. Il avait vu ses longs cheveux noirs tomber sur

ses épaules ! Verrait-il un jour son visage ?

Puis il repensa à son oncle, le magicien, qui lui était apparu, qui lui avait parlé. Mais, sur ses lèvres, Karim n'avait réussi à déchiffrer qu'un seul mot. Que lui disait donc son oncle avec cette phrase où apparaissait deux fois le mot « magique » ?

Si Karim voulait délivrer Yasmina, il fallait qu'il trouve.

Tout de suite !

7

Karim se redressa tout à coup en poussant un cri de joie. Il venait de comprendre ! Maintenant, il en était sûr !

— Si tu veux retourner au pays magique, il faut que tu prononces la formule magique !

Voilà ce que voulait lui dire son oncle ! Comment Karim n'y avait-il pas pensé plus tôt ? La formule magique ! Bien sûr ! Son oncle l'avait prononcée devant lui. Il devait pouvoir la retrouver...

Il revit son oncle assis sur sa natte. Il l'entendit prononcer :

— Par la force de ton esprit, envole-toi là-bas !

Et cela trois fois ! Karim s'en souvenait bien, maintenant ! Il n'oubliait jamais ce qu'il avait entendu trois fois. Alors, il se remit debout sur le rocher et prononça trois fois :

— Par la force de ton esprit, envole-toi là-bas !

Mais rien ne se passa ! Le château ne reparut pas !

Pourtant, Karim crut apercevoir la silhouette blanche du sultan vêtu de son burnous en laine d'agneau, pas très loin de lui, à l'extrémité du rocher sur lequel il se trouvait. Il avança vers lui, lentement, à petits pas.

La forme blanche ne bougeait pas. Elle semblait flotter entre ciel et terre. Karim continua d'avancer. Et il entendait son oncle qui lui parlait :

— Surtout, ne t'étonne de rien !

Il avançait toujours ! Il pensait :

— Si c'est le sultan que je vois, je me jetterai sur lui, je le capturerai. Et je ne lui rendrai sa liberté qu'en échange de celle de Yasmina...

Soudain, il ne sentit plus le rocher sous ses pieds. Il avait dû arriver au bord du précipice sans s'en rendre compte. Et maintenant, il tombait, tombait...

Mais il ne s'étonna pas !

Heureusement, quelque chose ralentit sa chute. C'était sa tunique qui flottait autour de lui. Il atterrit tout doucement sur une plate-forme rocheuse. Au-dessous de lui, l'à-pic était encore vertigineux. Au-dessus, le sommet de la montagne semblait inaccessible³⁷, désormais. Et, devant Karim, s'ouvrait une galerie éclairée par des torches³⁸ tenues par des mains de pierre sculptées dans le rocher.

Karim avança, sans s'étonner de rien.

Au bout de la galerie, il y avait une chambre taillée dans le roc. Karim, s'arrêta, ébloui. Pièces d'or, pierreries, bijoux semblaient ruisseler des murs et du plafond. Il n'y avait même pas à se baisser pour en ramasser. Il suffisait de tendre la main.

Et Karim tendit la main !

Puis il replia un pan³⁹ de sa tunique, l'emplit de pièces. Il en compta cent mille, exactement. Juste ce qu'il fallait pour payer l'oiseau blanc...

Il ressortit de la chambre, reprit la longue galerie toujours éclairée, se retrouva enfin dehors sur la plate-forme rocheuse.

Le sultan était là, lui aussi, drapé dans son burnous blanc, immense. Et ses yeux sombres brillaient comme ceux d'un rapace !

Karim ouvrit les pans de sa tunique, lui montra les pièces d'or.

— Elles sont pour toi, si tu es l'oiseau blanc, dit-il. Es-tu l'oiseau blanc ?

Le sultan fit « oui » de la tête.

— J'en étais sûr ! s'écria Karim.

— Je vois que tu ne t'étonnes plus de rien, maintenant, reprit le sultan.

Et sa voix vibra de colère.

— Prends toutes ces pièces d'or, insista Karim. Et ramène Yasmina chez son père, comme tu l'as promis.

Mais le sultan secoua la tête :

— Apporte-les moi, là-bas, sur la terrasse du cheikh. Tu te souviens de ma lettre ?

Puis, il se transforma en oiseau blanc et s'envola aussitôt.

8

Resté seul, Karim n'hésita pas. Il s'élança dans le vide...

Il tomba longtemps, très longtemps. Et le poids des cent mille pièces d'or qu'il emportait avec lui dans un pli de sa tunique accélérât encore sa chute. Il ferma les yeux...

Au-dessus de sa tête, il entendit un battement d'ailes. C'était l'oiseau blanc qui emportait Yasmina. Karim en était sûr. Car il reconnut sa voix. Elle suppliait l'oiseau blanc, elle lui demandait... Il n'en entendit pas davantage. Le sol était tout près de lui, maintenant !

Quand il se réveilla, les pièces d'or n'étaient plus dans les pans de sa tunique. Et il se sentait léger, tout à coup.

Il regarda autour de lui...

Il volait dans le ciel. Et c'était l'oiseau blanc qui l'emportait. Où ? Il n'eut pas le temps de se le demander. Il apercevait déjà les toits en terrasse de son village, brillamment éclairés...

C'était la nuit de la pleine lune.

Et Karim se posait mille questions. L'oiseau blanc revenait-il au village pour y prendre les dinars d'or ? Mais, s'ils y étaient, qui les avait apportés ? Et pourquoi Yasmina était-elle là-bas, debout sur la terrasse ? L'oiseau blanc avait-il déjà pris les pièces d'or ? Et pourquoi le ramenait-il au village ?

Karim, pourtant, ne s'étonna de rien.

Bientôt, l'oiseau blanc le déposa sur la terrasse, à côté de Yasmina. Elle se tourna vers lui. Et Karim vit enfin son visage.

Yasmina était si belle que la lune ne semblait briller que pour elle, pour le velours de ses yeux noirs, pour la finesse de ses traits, pour l'infinie douceur de ses lèvres...

— Moi aussi, je l'ai aimée dès que je l'ai vue...

Karim sursauta.

— Et je l'ai trouvée si belle, continua l'oiseau blanc, que je l'ai enlevée...

— Voulais-tu l'épouser, toi aussi ? l'interrompit Karim.

— Non, répondit l'oiseau. Mais j'ai voulu que celui qui l'épouserait soit assez courageux pour tenter l'impossible.

— Trouver cent mille dinars d'or, par exemple ? demanda Karim.

— Exactement ! répliqua l'oiseau. Et toi, tu as réussi... Sache aussi que tout à l'heure, quand tu tombais du haut de la montagne, elle m'a supplié de te ramener ici. Car elle t'aime autant que tu l'aimes. Adieu !

Et, d'un puissant battement d'ailes, il s'envola.

— Et les dinars, cria Karim, les as-tu emportés ?

L'oiseau blanc s'éloignait très vite.

Pourtant, Karim et Yasmina, tout près l'un de l'autre maintenant, l'entendirent une dernière fois :

— Les dinars ? Je n'en ai jamais voulu ! Mais vous entendrez encore parler de moi ! »



— Ne t'arrête pas ! s'écrient les enfants. Pas maintenant !

Le vieux conteur sourit :

— Je ne me suis pas arrêté. J'ai seulement repris mon souffle. Yasmina est tellement belle ! Et Karim tellement amoureux d'elle !

— Alors, le conte n'est pas fini ? demande le garçon aux yeux bleus.

— Mais non ! crient les autres.

Le vieux conteur reprend l'histoire.



« Le cheikh retrouva sa fille bien-aimée et, persuadé que Karim avait payé les cent mille dinars à sa place, lui accorda aussitôt la main de Yasmina.

On fixa une date pour les noces et on commença les préparatifs. Ils durèrent longtemps. Car le cheikh voulait que la noce soit très belle. Et, pendant tout ce temps, Karim ne cessait de penser aux dernières paroles de l'oiseau blanc. Était-ce une menace ? N'allait-il pas essayer d'empêcher le mariage au dernier moment ?

Pourtant, le jour du manage arriva. Karim jura d'aimer Yasmina éternellement. Et Yasmina le regarda tendrement.

Quand ils passèrent à table avec leurs invités, Karim et Yasmina trouvèrent à leur place, lui une lettre et elle, un coffret de santal⁴⁰ orné de fines ciselures d'argent et d'or.

Aussitôt, Karim ouvrit la lettre et Yasmina le coffret. La lettre était calligraphiée en lettres noires mêlées de rouge. Karim la lut à haute voix :

« Que valent cent mille dinars à côté de toi, Yasmina ? Seul, l'amour pouvait gagner ton cœur. Et toi, Karim, tu as su l'aimer comme je le souhaitais pour elle. Il est juste que tout cet or vous appartienne, désormais.

L'oiseau blanc. »

Quand Yasmina ouvrit le coffret, cent mille dinars d'or scintillèrent à la lumière des bougies qui éclairaient la salle du festin.

Karim et Yasmina vécurent heureux et riches très longtemps.

Karim n'oublia pas d'aller remercier son oncle pour son aide si précieuse. Mais l'oncle coupa court à ses remerciements :

— Si tu n'avais pas été amoureux de Yasmina, lui dit-il, je n'aurais rien pu faire pour toi ! »



Les garçons se regardent, encore un peu éblouis par l'histoire de Karim et de l'oiseau blanc. Aujourd'hui, le soleil a couru très vite dans le ciel au-dessus de Qazvin. Un vent léger se lève pour annoncer la fraîcheur de la nuit toute proche.

Demain, ils retrouveront le vieux conteur. Il leur racontera peut-être une autre histoire...

Giorda
Karim et l'oiseau blanc
Paris, Hatier, 2003

POUR T'AIDER

- 1 - Un **bazar** – Marché public ouvert, en Orient.
- 2 - **Esquisser** – Commencer à faire quelque chose.
- 3 - **Tanné** – La peau brune de son visage ressemble à du cuir.
- 4 - **Haleter** – Respirer vite et fort.
- 5 - **Imperceptible** – Qui se voit ou qui s'entend à peine.
- 6 - Un **cheikh** (on prononce : chèk) – C'est le titre donné à un personnage important, chez les musulmans.
- 7 - **Scruter** – Regarder attentivement en parcourant du regard.
- 8 - Un **tchador** – Grand voile noir porté sur le visage par les femmes, en Perse (l'Iran, actuellement).
- 9 - Des **serres** – Griffes des oiseaux de proie, comme l'aigle.
- 10 - **Instinctivement** – Sans réfléchir, par réflexe.
- 11 - Un **papyrus** – Papier obtenu à partir de feuilles de roseau.
- 12 - La **calligraphie** – Très belle écriture, dessinée avec art.
- 13 - Le **dinar** – Autrefois, monnaie d'or arabe.
- 14 - Un **djinn** – Esprit qui fait le bien ou le mal, chez les musulmans.
- 15 - **Sur-le-champ** – Immédiatement, tout de suite.
- 16 - **L'étain** – Métal dont on fait des pots ou de petits objets.
- 17 - Des **babouches** – Chaussures en cuir sans talon.
- 18 - Un **pilon** – Instrument en bois qui sert à écraser des plantes ou des amandes dans un mortier.
- 19 - Le **mil** – Toute petite graine, appelée aussi millet.
- 20 - Un **mortier** – Récipient où l'on écrase des plantes ou des amandes avec un pilon.
- 21 - **Trébucher** – Perdre l'équilibre en marchant, quand le pied heurte quelque chose.
- 22 - **Commodément** – À son aise, facilement.
- 23 - Une **tunique** →
- 24 - L'**encens** - Résine qui répand une odeur forte quand on la fait brûler.
- 25 - Un **point d'eau** – Endroit où l'on peut puiser de l'eau.
- 26 - Un **mamelon** – Petite hauteur arrondie.
- 27 - Un **repaire** – Refuge d'une bête sauvage.
- 28 - Le mur d'**enceinte** – Ici, c'est le mur qui fait le tour du château.
- 29 - Un **burnous** – Manteau d'homme en laine, à capuchon.
- 30 - Un **sultan** – Chef, chez les musulmans.
- 31 - L'**Arabie Heureuse** – Nom que l'on donnait autrefois à l'Arabie Saoudite.
- 32 - **Informe** – Qui n'a plus de forme, qui ne ressemble plus à rien.
- 33 - Un **à-pic** – Précipice, avec une paroi verticale.
- 34 - Un **éboulis** – Amas de cailloux dans les montagnes.
- 35 - Un **dédale** – Labyrinthe, endroit où l'on se perd.
- 36 - Un **soupirail** – Ouverture au niveau de la terre, pour aérer et donner de la lumière à une pièce en sous-sol.
- 37 - **Inaccessible** – Qu'on ne peut pas atteindre.
- 38 - Une **torche** →
- 39 - Un **pan** – Partie flottante de la tunique de Karim.
- 40 - Le **santal** – Bois précieux, clair et odorant.

